

LE DERACINE

N° 39. Cahier des Ondes positives de la vie, octobre 2011.



Henry Dajanos

Sentinelle réceptive aux frémissements de son époque, animateur forcené, indéfectible ami, artiste sensible, homme indépendant... comment ne pas se réjouir à la perspective de rendre hommage à Henry Lejeune et de dévoiler au public l'étendue de son talent ?

S'il réside au nord de Bruxelles, c'est dans la région d'Ecaussinnes qu'il se fit d'abord connaître, comme céramiste faïencier (il fut élève et assistant aux « Arts et Métiers » de La Louvière et intégra en 1946 la célèbre entreprise Boch Frères), dessinateur, mais, aussi comme acteur incontournable de la vie culturelle locale.

Ayant commencé par transformer le garage familial en atelier de céramiste, c'est peu à peu, durant les années 60 et 70, toutes les « institutions » locales qu'il détourna à son profit : celui des artistes qui lui étaient chers et du public, étonné de considérer l'effervescence qui régnait désormais dans la région.

Sans doute certains connaissent-ils le café « Le Royal » d'Ecaussinnes, entièrement décoré par ses soins, se souviennent-ils qu'il fut l'ami d'Armand Simon, ont-ils assisté aux concerts de Julos, François Béranger ou Paco Ibáñez... Peut-être d'autres ont-ils entendu parler du « Goûter matrimonial » d'Ecaussinnes revisité en « Goûté déraciné », des « lessives poétiques » organisées sur les bord de la Sennette, des « scrennes » (veillées) de printemps et d'hiver... bref, de toutes les manifestations joyeusement réalisées par Henry Lejeune et le groupe qu'il avait créé : « Les Racines du Manoir ». Quant aux amateurs d'art, je gage qu'ils ont à l'esprit les expositions « historiques » que furent Hainaut, terre de surréalisme, Inutile I et II ou encore De Magritte à Paul Bury.

Les Affaires culturelles de la Province de Hainaut ont décidé d'explorer les arcanes de cette mémoire, mais, surtout, de mettre en lumière les qualités de coloriste, les techniques originales d'un dessinateur et d'un sculpteur singulier qui, bien qu'il cultive le déracinement comme une philosophie – celle d'une liberté en mouvement – nous demeure un voisin, un compagnon.

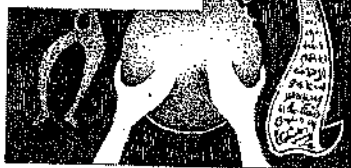
Fabienne Capot

**Députée provinciale en charge
de la Culture et du Tourisme**

HENRY LEJEUNE

PORTRAIT DE L'ARTISTE EN DÉRACINÉ

EXPOSITION



Maison des associations
et
Maison du tourisme
Place Jules Mansart, 21-22
7100 LA LOUVIERE

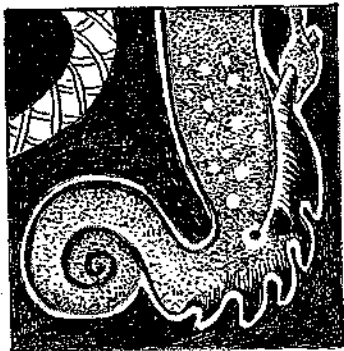
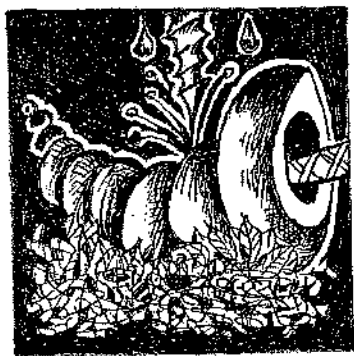
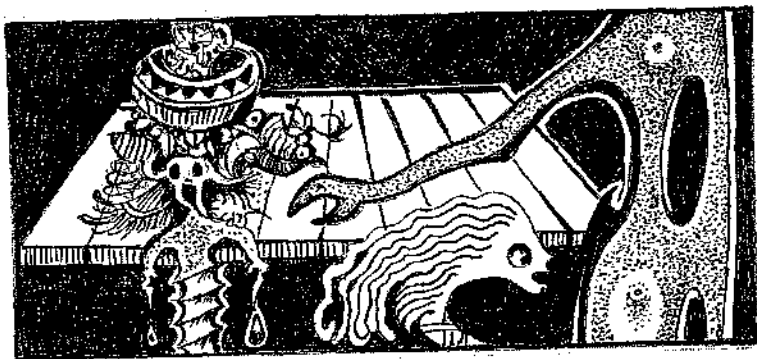
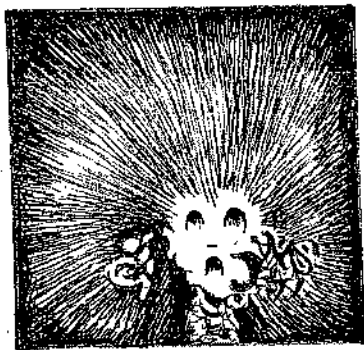
DU 3 au 17 décembre 2011

Du lundi au samedi de 10 à 18 h

Renseignements : 0-479/95.06.02



Une Manifestation organisée avec le concours de la Province de Hainaut
de la Maison des Associations et de la Maison du Tourisme du Parc des Canaux et Châteaux



Henry LEJEUNE

HENRY LE MAGNIFIQUE,

PEINTRE-ERMITE COSMIQUE DE NOTRE-DAME

A quatre fois vingt ans, Henry Lejeune incarne une éternelle jeunesse et une joie de vivre contagieuse : son énergie flamboyante, il la puise dans ce qui fait toujours sa raison d'être : peindre.

Au sommet d'une œuvre désormais inclassable, commencée par l'écolier de 8 ans comblant son besoin d'évasion de la fenêtre ouverte sur l'envol de l'oiseau, premier dessin inaugural, notre grand ami artiste plasticien, dessinateur, peintre, modelleur, propose à notre admiration une perspective de ses 130 expositions.

D'Ecaussinnes, sa terre natale, à Ostrava, de Cologne à Paris, de La Louvière à Paris, de Paris à Bruxelles, il a aussi exposé en Provence avec des jalons à l'Isle-sur-Sorgue, Forcalquier, Manosque, et le haut Lubéron avec ses villages haut perchés où il a des hôtes amis de longue date.

Sans renier ses origines de « déraciné d'Ecaussinnes », où il fit tandem avec Julos Beaucarne aux temps des « Racines du manoir », il fit connaître l'œuvre sulfureuse d'Armand Simon, ce qui lui valut la fausse étiquette de surréaliste en Hainaut et ailleurs.

Aujourd'hui, après déjà plus de trois vies traversées dans toutes sortes de vicissitudes, il garde fermement le cap du geste créateur, car, comme le dit le dernier des poètes éternels, Rainer Maria Rilke, "l'art aussi n'est qu'une façon de vivre", certes, mais la plus haute de toutes...

Il n'a pour unique préoccupation d'artiste-né que de se surpasser lui-même dans chacune de ses créations. Aujourd'hui, revenu à l'intense concentration du trait d'encre de chine, noir sur blanc, il nous subjugué, .../...

dans ses dernières productions, par de petits cadres fustigeant les fléaux de notre décadente modernité : la course au fric, le sexe sans âme, le mépris de l'autre, par l'évocation de la figure humaine broyée, au bord du désespoir, à la manière d'un nouveau Bosch infernal...

Il le fait avec humour souvent avec un petit geste de tendresse presque invisible de commisération dans un recoin de toile... Avec sa longue silhouette efflanquée et sa crinière de neige, son visage léonin, sa forte voix vibrante, il vous accueille chez lui, mains tendues, à bras ouverts, en faisant d'immenses moulinets pour vous conter force anecdotes ubuesques ou débiter des aphorismes ravageurs de son cru. ; Car, la plus haute vertu qui l'anime, c'est le sens de l'amitié la plus riche qui fait de ce grand solitaire un homme de dix mains au moins pour compter les amis proches ou lointains.

Ami aussi des poètes, il compte, parmi d'autres, André Blavier, Julos Beaucarne, Claude Haumont, Jean-Pierre Verheggen, Roger Foulon, Madeleine Biefnot, Robert Nédélec, Fredy Taminioux, Jacques Ducaju, François Jacqmin, Francis Chenot, Raoul Vaneigem d'autres encore moins connus...certes, mais qu'il s'est plu souvent à combler de superbes dessins de haute connivence...

Moi, simple poète qui le côtoie de près depuis dix ans, ne suis-je pas, grâce à lui, devenu, un peu peintre, et lui, un peu poète, grâce à nos échanges créateurs si enrichissants ?

Place donc en ce faste jour de célébration, aux enchantements diaprés d'une grande œuvre plurielle d'un immense artiste rayonnant de tous ses feux, venu ici à la reconquête de son berceau natal pour notre plus grande joie à tous!

Ecaussinnes, le 28 octobre 2011,

Jean-Pierre Grandjean ,

le petit poète

Jean-Pierre Grandjean

Patience des étoiles



éditions
Eole

Né en 1943, **Jean-Pierre GRANDJEAN** a une formation de romaniste qui lui a permis d'être professeur de français d'abord et de faire ensuite une longue carrière dans le secteur de la formation professionnelle des adultes à l'ONEM, devenu FOREM en 1989.

Aujourd'hui retraité, il a fait la connaissance de Lucienne DESNOUES qui a préfacé son premier recueil "PATIENCE DES ETOILES" paru chez EOLE en 2004.

Il prépare un second recueil intitulé "DIAPRURES DE L'INVISIBLE" et également un essai sur son poète préféré entre tous "RILKE OU LE CŒUR COMMUNIANTE DE L'ÊTRE PAR LA PAROLE ORPHIQUE"

Souvenir d'Henry Lejeune

Je devais avoir quinze ans. Je ne revenais à Ecaussinnes que les week-ends. Les autres jours de la semaine, je passais mes journées dans les classes, couloirs et préau de l'Athénée de Mons. Pour tromper l'ennui des dimanches, je m'étais lancé dans l'aventure du théâtre. Avec des jeunes gens que je connaissais à peine, mais parmi lesquels figurait Nadine Lejeune, j'entrepris de mettre en scène deux pièces en un acte de Tchekhov. Nous occupions la salle des fêtes du café qui jouxtait les anciennes brasseries Ultra. A quelques encablures du « garage » d'Henry.

Les répétitions allaient bon train. Je garde le souvenir que la bière aidait à dénouer le trac, le mien en tous cas. Il fallut songer au décor. Les pièces, choisies en fonction du petit nombre de comédiens, se déroulaient dans un intérieur cossu de la bourgeoisie russe du XIXème siècle. Rien à voir donc avec les panneaux tapissés de papier peint qui gisaient dans les arrières salles de notre théâtre !

C'est Nadine, je crois, qui suggéra de demander à son père de nous dépanner.

Elle ne savait pas combien Henry Lejeune m'impressionnait. Jamais je n'aurais osé solliciter l'Artiste dont j'admirais à la fois l'œuvre et l'engagement. Pour moi, il était le modèle de l'artiste. Celui qui sort des sentiers battus, qui se moque du qu'en dira-t-on, qui se rit des regards en coin et des murmures des langues de serpent ! Je l'admirais aussi pour cela : d'être ce qu'il voulait être dans ce village compassé, gris et aigri, que j'essayais quant à moi de colorer dans les récits que je commençais à écrire. J'inventais un Ecaussinnes mythique dont les lumières étaient Henry Lejeune, Julos Beaucarne et Suzanne, la Reine ! Cet Ecaussinnes-là n'existait pas pour l'enfant isolé que j'étais. Je me berçais des chansons de Julos (« Ô Claire Suzanne Adolphine... » que je connaissais par cœur),

des aphorismes d'Achille Chavée et des dessins d'Armand Simon que je connaissais grâce à Henry Lejeune, celui qui les incarnait.

Rendez-vous fut pris. Au jour dit, une semaine ou deux avant la « première » (qui fut « la seule »), Henry nous rejoignit dans la salle que nous avions commencé à aménager : les chaises encombraient l'accès à la scène qu'il fallait décorer, des échelles gisaient au sol, des pots de peinture montaient la garde comme les feux de la rampe. Je crois qu'il revêtit une salopette de peintre en bâtiment avant d'escalader l'escabelle qui menait à la scène.

Il embrassa du regard les panneaux que nous avions dressés dans le fond, et sur les côtés cour et jardin de ce qui devait devenir une salle à manger. Il me demanda ce que je voulais... Je lui racontai en deux mots le déroulement de la pièce, les personnages, les sorties et entrées de scène.

Il fit « hmm hmm ». Puis nous assistâmes à un spectacle inouï. Henry Lejeune allant de panneau en panneau, construisant un trompe-l'œil qui s'édifiait comme par magie sous ses coups de pinceaux. Il n'hésitait pas. Chaque passage de la brosse sur la toile des panneaux transformaient ceux-ci en buffet, en vaisselier, en tableau de famille, en coucou suisse... Le décor naissait littéralement sous nos yeux. Pourtant il n'y avait rien de vraiment figuratif dans ce que Henry Lejeune projetait sur la toile ! Il prit une des échelles et s'attaqua au haut des panneaux pour achever le décor. Je crois que cette démonstration dura deux heures, pas plus. Henry ne s'interrompit pas une seconde. Il allait d'un panneau à l'autre, reculait pour envisager l'ensemble à venir, se précipitait vers un des pots de couleur pour en extraire ce qui allait devenir une ombre ou une lumière, un objet ou un meuble.

« Et voilà ! » conclut-il.

Nous étions épatés et muets.

Je ne savais quoi lui dire pour le remercier.

.../...

Aujourd'hui encore, je conserve le souvenir de ces panneaux qui, à mes yeux, étaient beaux comme la Chapelle Sixtine et pouvaient entrer dans mes légendes d'Ecaussinnes. Mais ici, c'était vrai. J'avais vécu, en regardant ce grand artiste à l'œuvre, l'émotion que durent ressentir les proches de Matisse ou de Picasso lorsqu'ils franchissaient les portes de l'atelier du maître...

Merci Henry.

*Jean Jauniaux
Novembre 2011*



Jean JAUNIAUX est diplômé de l'Ecole d'Interprètes Internationaux de l'Université de Mons et de l'Institut National des Arts du Spectacle, en réalisation Film-Radio-Télévision (INSAS) à Bruxelles.

Jean Jauniaux a été réalisateur d'émissions de télévision à la RTBF (notamment consacrées à l'Histoire). Il a également coordonné des programmes consacrés à la Culture et à l'Audiovisuel au sein de la Commission européenne. Il écrit des nouvelles et romans et se consacre aujourd'hui au journalisme culturel.

Trois livres ont été publiés à ce jour aux Editions Luce Wilquin : « Le Pavillon des douanes » et « Les maraudeurs de l'obscur » (Nouvelles) ainsi que « Les mots de Maud » (Roman). Il a par ailleurs publié, aux Editions du Banc d'Arguin (Paris) un essai consacré à l'écrivain Jacques De Decker (« La faculté des lettres ») et dans la collection « miniliv' » plusieurs nouvelles dont « Le Bull de mon père », « La Cravate royale », « Bruxelles D.C. », « La Pièce de devant », « Jour de craie » etc.

œ Marginales œ

En juin 2009, Jacques De Decker lui demande de devenir le rédacteur en chef de la revue « **Marginales** », revue créée par Albert Ayguesparse en 1945.

œ Entre les lignes œ

Sous le pseudonyme d'Edmond Morrel, il a créé en septembre 2006 l'émission littéraire « **Entre les lignes** » : une heure passionnée consacrée au livre, diffusée chaque dimanche sur Radio Sud Beau Canton http://www.radiosud.be/index.php?option=com_content&view=category&id=32&Itemid=33

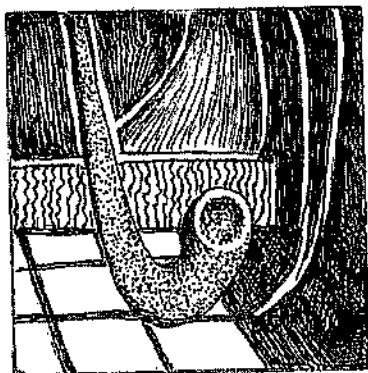
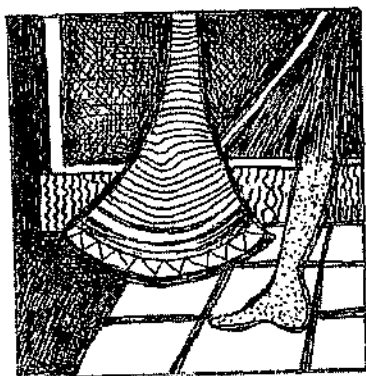
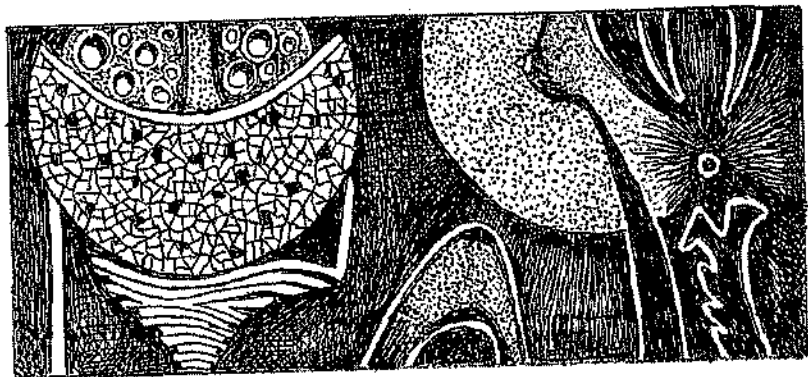
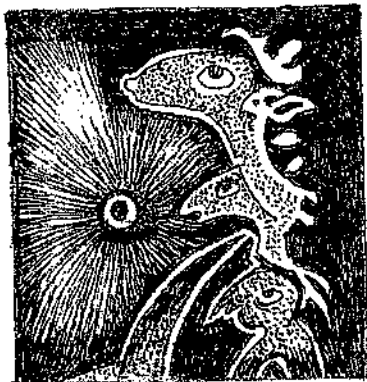
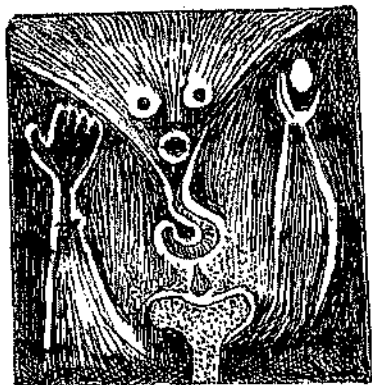
œ Espace Livres œ

En janvier 2009, toujours avec son complice Edmond Morrel, il invente la web-radio littéraire « **Espace Livres** », consacrée au livre et composée d'interviews exclusives d'écrivains, d'essayistes et d'auteurs de bandes dessinées. A ce jour, plus de 500 rencontres sont en ligne. avec des auteurs aussi variés que Michel Serres, Jean d'Ormesson, Tahar Ben Jelloun, Ken Follett, Gisèle Halimi, Guillaume Musso, Sandrine Willems, Eric Orsenna, Amin Maalouf, Anne Nivat etc...mais aussi avec des metteurs en scène, des scénaristes, des acteurs du monde culturel.

Contact : jeanjauniaux@gmail.com

La lecture par leurs auteurs de certains textes ainsi que l'éditorial de Jacques De Decker sont en ligne sur la webradio

<http://www.demandezleprogramme.be/-MARGINALES->





Pascal Blondiau

est né en 1965. En textes très courts, l'oreille collée entre l'arbre et l'écorce, il tente de rendre la basse continue, l'ostinato sous la vie. Il a publié chez le même éditeur Sept novelettes et Empan Magyar.

Manifeste

**Nous voulons des textes simples,
spontanés à force de travail,
fluides comme des avalanches,
aussi graves que des aurores,
obscènes et tendres.**

**Nous voulons des fictions vécues,
d'improbables biographies,
des vies de fous,
des secrets hurlés
et des auteurs qui s'oublient.**

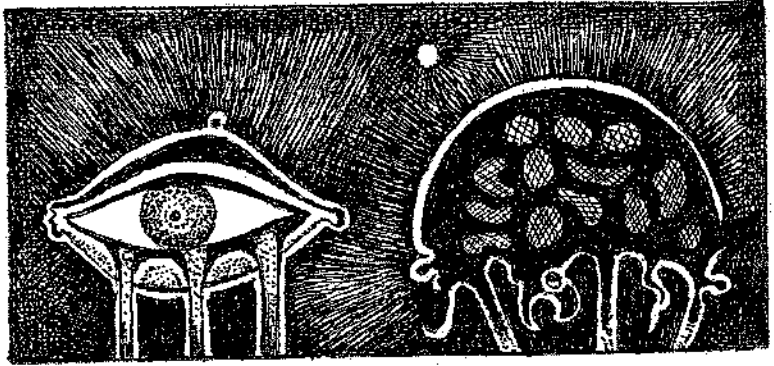
**Nous voulons de l'audace et du déjà-vécu ;
des jungles urbaines et de mornes plaines.**

**Nous voulons des attentes avortées
et des sommeils haletants.**

**Nous voulons revenir de quelque part.
Nous voulons revenir de quelque part.**

*Extrait de "dès l'instant
Paru aux carnets du Dessert de Lune*

Prix "Gros Sel" du jury décembre 2010 - <http://www.novelettes.be>



17 Oct 2011.



Textes & préTextes

vous invitent à leur premier

apéroLivre

sur le thème

à quoi servent les ateliers d'écriture?

Le 29 janvier 2012 à 10h30 au Café des Arts

Pascal Blondiau

s'entretiendra avec

Fidéline Dujou

(Les Ateliers de l'Escargot)

et

Philippe Leuckx

*Sur une idée de Nadine Lejeune et Pascal Blondiau,
une initiative du PAC, 'Présence et Action Culturelles',
soutenue par le Centre Culturel de Braine-le-Comte*

Pour les prochaines dates....

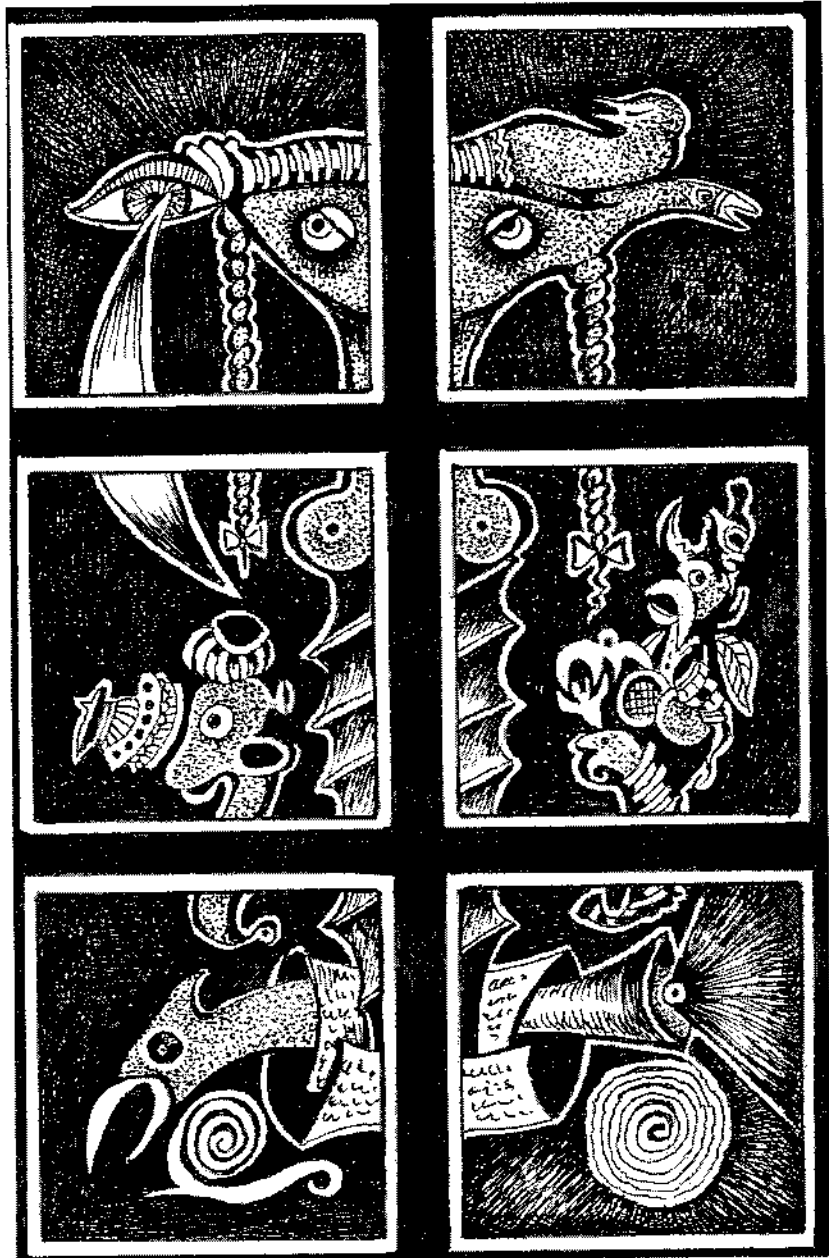
*Invitation à tous poètes, écrivains, récitants, musiciens
À venir défendre leurs productions lors de cafés littéraires
intimistes,*

Inscriptions et renseignements :

nadinelejeune@gmail.com - 0474/01.41.92

pascal.blondiau@novelettes.be - 0474 /22 45 14

Café des arts - rue Rey Ainé - 7090 Braine-le-Comte



*Duo entre moi et moi,
entre cet autre regard
qui me scrute la cervelle
par le trou noir
de mes orbites vides de toi.*

*Duo entre la vie et le rêve,
fuite en arrière,
chute,
roulé boulé d'un monstre
Endormi au plus profond
de mes espoirs.*

Duo entre toi et toi.

*Je suis le spectateur de tes angoisses,
de mes délires,
de nos incompatibles amours.*

Nadine -Liu LEJEUNE

Cette nuit, peut-être luit

Déjà, elle frappe aux fenêtres avec insistance. La nuit s'infiltré par tous les interstices, avec son cortège de fantômes et de sortilèges. Elle s'enroule autour des corps de celles et ceux qui consentent à l'accueillir, serre étroitement les hanches et les poitrines. Les meubles, les objets, les tableaux se mettent à chuchoter. Désormais, il faut marcher à pas feutrés, ralentir le rythme. C'est l'heure propice. Tout ce que la nuit murmure peut revêtir de l'importance, mais il faut demeurer vigilant, sous peine de disparaître tout à fait, de rejoindre l'enfer ou le néant.

D'abord, la nuit nous submerge ; nos yeux ne distinguent rien que le noir opaque. Puis, à l'instar de ces pellicules argentiques au contact d'une flamme, des espaces vierges s'y ouvrent comme des fleurs, comme ces taches de lumières colorées crevant des mers d'ombre sur les dessins de Henry Lejeune.

Lui non plus, probablement, il ne dort pas. Il doit être bien trop occupé à décrypter, sur le mur du salon, la danse fantasque des signes sautant d'un livre à l'autre, d'un tableau à une chaise bancale avant de se poser, subrepticement, sur le bord du verre d'eau que fait scintiller la lumière du réverbère. Les rideaux, mal tirés, ondulent et joignent à montrer ce qu'ils veulent cacher. Mille pensées taraudent Henry, bien trop nombreuses, bien trop rusées pour se laisser attraper tout à fait. Il y a l'exposition à préparer. Il y a l'ami qui n'a pas appelé. Il y a le garde-manger qui se vide, le bruit des tuyauteries, ce clou, là, tombé au sol, et le regard du père auquel il n'avait pas répondu, une fois, il y a très longtemps. Il ne parvient pas à oublier.

Qui est-il vraiment ? Je songe à chacune de nos rencontres, à l'enthousiasme ressenti devant ses œuvres, à la tendresse que j'ai tout de suite éprouvée à son égard. Je pense à son énergie de torrent, à sa mélancolie de saule, à ses longs doigts papillonnant autour des objets, comme s'il cherchait, à tout instant, à en saisir le sens caché. Tout à l'heure, alors que j'annonçais la prochaine exposition à lui consacrée, mon amie Camille, dont l'emploi du temps est toujours surchargé, s'est écriée : « Je viendrai. Je l'ai connu dans les années septante. Tu ne peux pas savoir ce que cette époque a représenté pour moi. » Elle évoquait une période précédant celle de son engagement politique, lui préférant de beaucoup, cette fois, dans l'ordre des émotions, celle de son épanouissement de femme. Le regard perdu dans la contemplation de je ne sais quelles images, me rappelant, une à une, les multiples manifestations alors organisées par Henry dans la région des Ecaussinnes, elle paraissait décrire une éclosion.

Au cœur de la nuit qui nous tient peut-être l'un et l'autre éveillés, je feuillette les quelques pages du livre virtuel, à peine ébauché, que Henry m'a confié,

et je révise les titres trop conventionnels de ses chapitres : *Enfance et guerre. Céramique et dessin. Action culturelle. Et cætera. La ritournelle des interrogations continue à traverser ma cervelle : est-ce en ce temps évoqué par Camille sous la forme d'une confidence qu'est venue à Henry l'envie de mettre amoureusement en scène les grands et les petits théâtres de la vie, sans choisir jamais entre vaudevilles et tragédies ? C'est peut-être à cause de cette époque qu'il n'a jamais eu peur de ce que disent les mots, de ce que le sang révèle, du pouvoir de la tendresse. Est-ce de ce temps-là qu'il garde le sens de l'action collective, le mépris des convenances et de l'argent, l'esprit critique de celui qui aime les histoires mais ne s'en laisse jamais conter ? Et l'art du demi sourire, est-ce alors qu'il l'a appris : une moitié horizontale, l'autre, gamine, s'ouvrant sur un rire pour signifier : « si on disait qu'on était... » ?*

De quand vient à Henry sa manière d'être singulier, superbe, mais aussi, infiniment, aux autres ? De ce temps-là ? Temps où se levaient les épis de blés. Où l'enfance semblait pouvoir se prolonger. Où le monde était un vaste laboratoire d'idées et de désirs au sein duquel n'importe quel chercheur, pour peu qu'il soit audacieux, avait sa place. Où la mondialisation était un idéal à venir et non un échec constaté. Ce temps d'avant le temps où l'on cessa de croire à la réversibilité des choses. Bref. Henry est-il d'un lieu, d'une époque, ou incarne-t-il l'un de ces petits miracles qui se produisent parfois, de façon aléatoire, pour enchanter la vie ? Quant à son sens inédit de la lumière, sa virtuosité à en décliner les valeurs infinies, sans doute personne, hormis quelques poètes, ne les lui a-t-il transmis : lumière de l'aube et de l'espérance, lumière provençale du midi, lumière du minuit où l'être vacille d'épouvante en contemplant la solitude qui le constitue... on en ignore quoi qu'il en soit toujours la source exacte. Elle demeure un mystère qui nous invite à passer outre, à emprunter un chemin qui ne connaîtra jamais de terme.

Loup, y es-tu ?

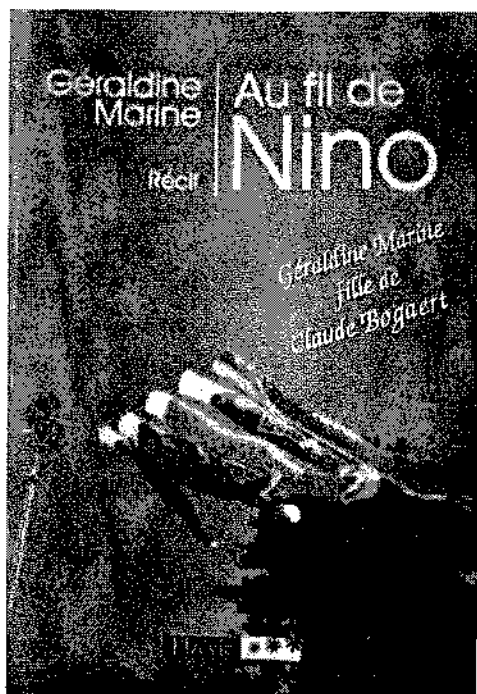
Henry, quand il me parle, ignore le lieu, l'époque, l'heure qu'il est, la faim, la soif ou s'il y a des embouteillages à la sortie d'Evere. Il est lui. Peu importe lequel d'entre lui. Mais toujours, d'autres pensées viennent embarrasser le fil de son discours – l'exposition, l'ami, le clou, le père – et confèrent à son regard la couleur de la mer ou des larmes. Il faut passer outre. Emprunter le chemin infini auquel l'altérité nous invite.

La nuit a pâli. Le ciel est parcouru de franges roses et bleues. Un framboisier frissonne au fond d'un petit jardin, à Evere, pas loin d'un apprentis d'artiste. Pensant à l'aube, au framboisier, enfin, Henry consent à s'endormir.

Françoise Delmez

Commissaire de l'exposition

Novembre 2011



*"Jadis, déjà,
 Dans nos vertes
 racines,
 S'écoulait un sang
 d'or
 Sucré du miel
 Des plus douces
 abeilles"*

Claude Bogaert



Château fort
 d'Ecaussinnes

1971

Bien plus qu'un journal de bord, Au fil de Nino est avant tout un récit qui explique ce qui se passe entre une maman et son enfant pendant le temps d'une grossesse. Comment ils se parlent et comment ils s'aiment. Comment ils se tiennent les coudes quand les choses vont mal. Ce livre raconte également l'hôpital-bureaucratie, les horaires décalés et les prises de sang au petit matin. Mais il y a aussi l'hôpital-lieu de vie, le personnel qui se prend d'affection pour cette maman hors-normes. Le Dr Claire qui la suit jusqu'au matin du 26 novembre et au-delà. Au fil de Nino est un livre en couleurs où les sages-femmes rient en remplissant d'eau un matelas. Au fil de Nino est un livre noir et blanc où un petit garçon meurt. Ou ne meurt pas. C'est selon. Après son départ, Géraldine part en voyage avec son mari. Elle essaie de trouver son chemin. Elle installe Nino dans chaque endroit du monde.

  la fin du livre, Géraldine a 30 ans et **Nino brille quelque part.**

Vous retrouvez l'auteur sur son site et son livre sur [amazon](http://web.me.com/aufildemarine/)
<http://web.me.com/aufildemarine/>
[aufildemarine/Au_Fil_de_Nino.html](http://web.me.com/aufildemarine/Au_Fil_de_Nino.html)

www.amazon.fr

FREDY TAMINIAUX

sculpteur et poète, conteur et
musicien



*Il est peu probable
Que je sois ce que je suis
Si je ne m'étais pas interrogé
Si je n'avais pas fait
connaissance avec moi même
c'est en nouant
le dialogue secret
du connu avec l'inconnu
en explorant mes profondeurs
que j'ai trouvé
mon ombre agissante
il est fort probable
que sans ce voyage
au pays de l'essentiel
je sois passé
à côté de moi
sans même m'apercevoir.*

Fredy Taminiaux

**La poésie est le dénominateur commun à
toutes ses œuvres**

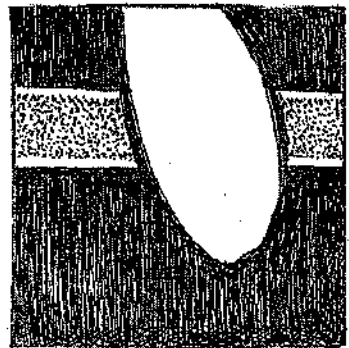
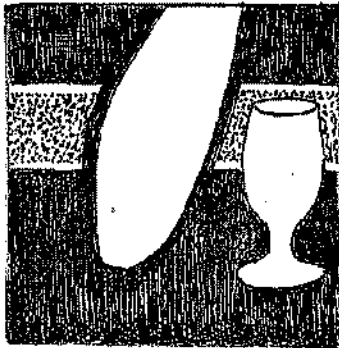
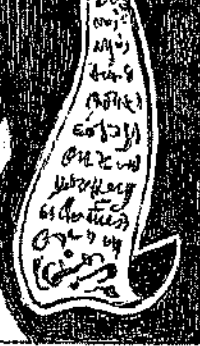
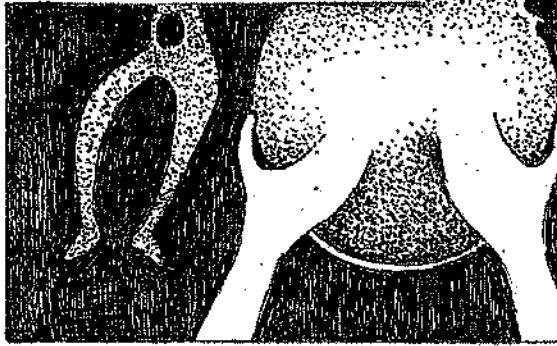
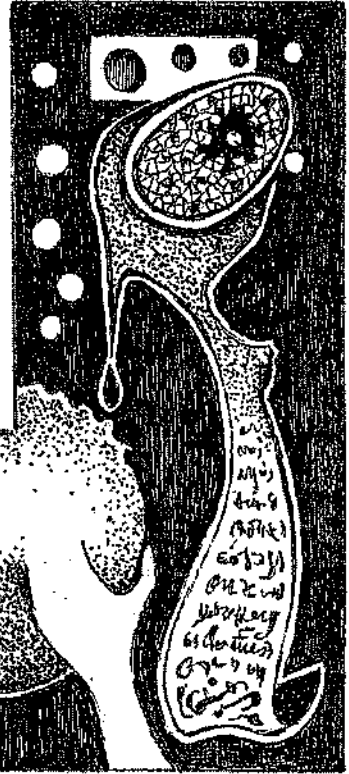
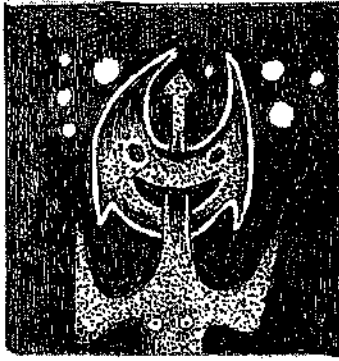
"FREDY TAMINIAUX Sculpte les mots et dit la pierre, cherche les veines, le cœur des choses, extirpe l'essence de vivre. Il nous restitue tantôt sous le phrasé d'aphorismes pétillants ou cinglants, tantôt par des sculptures de pierre ou de marbre le plus rare, le plus difficile à faire jusqu'à la vibration extrême, auxquels il insuffle son chant des hommes, lourd d'espoir universel. Auteur de nombreuses sculptures monumentales, ambassadeur de sa riche culture, il anime du Hainaut au Nord-Pas-de-Calais, de nombreuses soirées mêlant harmonieusement poésie, arts et musique."

contact : **La Taminerie du Meunier**

14, les Trieux, - 59 132 Wallers-en-Fagne,

Tél : 00 33 (0)3 27 59 72 81

courriel : fredy.taminiaux@wanadoo.fr



Drôles d'endroits pour cinq ou six rencontres...

Pour Henry Lejeune, cette balade désordonnée en sa compagnie, au fil des encre et du temps

Drôles d'endroits en effet, ceux de nos rencontres, aux deux extrémités surtout d'une manière de diagonale partageant la France en deux parties presque égales, mettons d'un côté L'Isle-sur-la-Sorgue et de l'autre Saint-Malo ou Dinard... Il ne s'agira pourtant pas pour moi d'en décrire ici les décors ni les circonstances, mais bien plutôt, pour essayer de redonner un semblant de vie à ce qui voulut y trouver place, d'en revisiter le cœur et les alentours, d'en proposer une image, forcément déformée puisqu'elle ne s'exprimera que dans une langue qui, comme eux sans doute, a beaucoup bougé, a été tellement ballottée plutôt, d'une rive à l'autre elle aussi, en même temps que celui qui la portait dans ses bagages, qu'elle a fini par se tendre parfois, ou se fendre, c'est selon, par prendre l'eau en tout cas, se réfugier ou échouer sur une île dont les teintes changent en permanence, et par bousculer quelques règles établies, synchyse, diraient les grammairiens, et naufrage, les marins, mais, en fin de compte, c'est un peu pareil... Il s'agira donc, dans ces lignes ou entre elles, et en assumant les contradictions que l'on y relèverait, d'évoquer, par des moyens définitivement inappropriés, les jalons d'un passé, éloigné et proche à la fois, et de tenter, quand même cette manœuvre paraîtrait dérisoire, d'y réactiver au passage quelques feux, ne serait-ce qu'en jetant sur les cendres ses trop-pleins d'huiles usagées, le temps d'un parcours spontané de l'un à l'autre, sans vrai souci de cohérence Il s'agira, pour le dire autrement, de lessiver grosso modo les pages visitées ensemble, et, s'abandonnant à une balade de hasard, de rendre présentables ceux de ces lieux qui, dans nos mémoires, auraient subi quelques dommages – il y en a beaucoup bien entendu

puisque, pour parodier le titre d'un autre film, on naît toujours quelque part, on vit dans cet ailleurs qui se situe à la fois à sa porte et au plus loin, on y aime peut-être et s'y effondre, et l'on ressuscite ainsi mille et une fois là où l'on a vu le jour et là où l'on a tenté d'en habiter les merveilles intermittentes... Il s'agira, même s'il nous semble que les forces nous manquent, d'arpenter ensemble ruines, jardins et palais anciens, de consolider celles de nos bâtisses qui tiennent encore debout, et d'en ouvrir ensuite les fenêtres, si du moins elles donnent sur des brumes de mer d'Iroise ou sur un fond de lumière orange, comme en Luberon, nous efforçant de ne trahir personne au cours de cette promenade, nous pliant donc à cette forme de réalisme qui ne nous a jamais quittés, je crois – n'ajoutant que leur indispensable complément de rêve à l'aridité de ces routes où ne s'échangent que murmures et silences, et ne chargeant jamais nos barques à l'excès, ni les soutes du poème ou de la chronique...

Drôles d'endroits, si l'on ne parvient qu'à y voir les points d'intersection de parcours qui, a priori, ne répondaient pas à d'identiques injonctions... Etait inscrit en moi, conséquence sans doute de l'atmosphère du pays où je devais passer mes premières années, Saint-Pol de Léon, Plouescat, beaucoup de villages en plou- sur la côte et dans l'intérieur de ce bout du monde où l'on vient souvent l'été alors qu'il n'est lui-même qu'à la saison froide, quelque avis de gros temps, autant qu'un autre, de soleil dissimulé dans les nuages, et de ciel si bas qu'on le touche facilement en tendant les bras, Brel acquis de naissance, ce bulletin de prévisions à validité permanente, annonçant, comme surcroît de vie, une suite d'épisodes de pluies et bourrasques, et de brusques effusions de lumières aussi, on y reviendra plus tard, pense-t-on, si cela dure assez longtemps... Voilà pour l'entrée en scène du premier personnage... Pour celle du second, dois-je l'avouer, il me faut maintenant consulter un atlas, car je n'ai jamais passé certaine frontière...

Je constate qu'Ecaussinnes, puisque c'est la localité dont je m'inquiète, ne se situe pas très loin de La Louvière, où l'on apprend en usine à travailler la céramique autant qu'en librairie ou ailleurs, à fréquenter des poètes étiquetés surréalistes, et près d'un hameau, je ne sais pourquoi je me risque à ce parallèle, nommé Haute Folie – j'en ai vainement cherché un autre, qui aurait pu s'appeler Sagesse ou Juste Equilibre, mais je ne l'ai pas trouvé – ma carte est sûrement beaucoup trop ancienne...

Rien de plus, pour le moment, que ces sommaires indications et songes toponymiques... Pourtant, même si je ne veux pas m'étendre sur ce qui fut déjà écrit à propos de ces racines ignescentes qu'il était facile de déterrer autour de cette petite ville, je détiens également des preuves irréfutables qu'il s'y trouvait un brasseur de qualité, ainsi qu'un cinéma, non le Paradisio, ni le Saint-Pierre comme autrefois dans mon village du Finistère, mais, personne ne promettant ici la lune ni l'éden, le Royal, plus modestement, ou la salle Maria, centenaire, malgré tout, depuis quatre ou cinq ans, dont on confia à l'enfant du pays le plus apte à s'acquitter de cette tâche, la décoration des murs intérieurs – et je sais enfin que l'on y tira, en octobre mille neuf-cent trente-sept, une photographie représentant Jacky, Yvonne et Henry, c'est bien sûr de celui-ci dont il est question dans les lignes qui précèdent, assis sur le marchepied d'une guimbarde de dernier cri, dont j'ai oublié la marque... Pourquoi alors, après de tels commencements, une identique attirance, quelques années plus tard, pour le même morceau de Sud?.. D'un côté, celui du peintre, l'attrait de la lumière, peut-être, celui du feu, s'accordant donc bien avec sa formation de céramiste, et la présence de la pierre dans le paysage, carrières des Baux, de Boulbon ou de Rognes, par exemple, mais il y en a tant d'autres, puisque je lis qu'on la taillait et la sculptait également en Hainaut, et, du côté du poète, le goût du contraste, comme on l'a écrit ici et là, le désir de mieux entendre la vibration que produisent quelquefois les manifestations

simultanées de climats opposés, et la conviction qu'il est urgent d'ajouter à tous moments, pour essayer d'y voir plus clair, de nouveaux scintillements à ses versants les plus sombres?.. Je ne sais pas... Ce qui est probable, c'est que l'on pourrait, sans forcer le trait, attribuer indifféremment à l'un et l'autre une part de ces motifs, et avancer que la direction de la courbe que l'on suit ne dépend tout de même pas exclusivement de la couleur des ciels ou des terres à la surface desquels était tracée sa ligne de départ... A cet égard, n'a-t-on pas dit du premier qu'il «dépassait cette tradition, du pays des carrières et des mines, de fouiller la terre, pour l'intérioriser en une recherche personnelle et explorer ainsi un univers souterrain», et du second qu'il faisait «surgir de l'ombre ou de dessous d'une montagne des formes mystérieuses»?.. Et, lorsque l'on relit ailleurs que cela « rampe, fulgure, dérive, éblouit, saoule, raille, embrase – tour à tour, magma, cendre, lave, pierre.. », n'est-on pas autorisé à se demander, sans feindre outre mesure, duquel des deux l'on évoque le travail?.. Il semble donc, pour faire bref, qu'il a surtout importé à chacun, tout en intégrant à son œuvre les simples merveilles qui subsistent dans ce bric-à-brac dont s'encombrent les syntaxes et les regards, d'habiter cette contrée, trop présente pour n'être qu'imaginaire, ce mélange, presque palpable, de Provence et de Borinage, de Bretagne et de Comtat Venaissin, en proportions différentes selon l'heure et la saison, où découvrir le diamant enfoui dans la profondeur, incrusté dans la chair, ou dans le granit de telle falaise, puis s'aidant d'un bout de charbon, extrait de la mine ou sorti du seau que l'on remplit à la cave, d'en souligner de noir les éclats et de rendre ainsi plus vraies les expressions de son masque...

Drôles d'endroits, mon cher Henry, et tellement attendus à la fois qu'ils en deviennent banals si l'on dirige vers eux ces projecteurs qui, sans nous être communs, en apparence, ouvrent cependant sur de semblables paysages...

Les murs du mas de Cheval Blanc, ton village de Vaucluse, étaient tapissés d'encres, et nous naviguions, à vue, littéralement, entre elles et les poèmes dont ne se couvrait pourtant pas la banalité des papiers peints de mon logement de fonction, collège Glanum, premier étage, porte gauche, à Saint-Rémy de Provence – les poètes, ou ceux qui se baptisent de la sorte, sont moins expansifs, peut-être, et tellement peu sûrs de la justesse ou de la réelle efficacité de leur voix qu'ils cachent longtemps leurs mots et leurs phrases, hésitant aussi avant de se décider à sortir de leurs tiroirs, ou à poser seulement sur la table, des lambeaux de cela dont ils ne savent pas la matière ni la forme, et se réservant de leur donner sens dans un futur dont il arrive qu'il n'advienne pas... Même quête pourtant, en ces temps-là comme à présent, mêmes tentatives, toujours réitérées, d'affubler d'un crédible semblant d'âme ce personnage fantasque dont nous ne sommes et n'étions que les interprètes obligés ou les jouets inconscients, même rage de lui ajouter, d'une dernière touche ou d'un mot, un supplément d'artifices, quoique nous nous bornions le plus souvent à restituer ses répliques, ou les esquisses qu'il nous met en tête ou entre les doigts – même soif de tenir en équilibre, malgré le vertige dont chacun de nous souffre par bonheur, sur l'ombre du fil où il funambule et pirouette sans arrêt, en profond silence, et de retarder, d'une formule jamais apprise ou d'une trace inexplicée, cette avalanche de nuages et de rochers dont il paraît qu'ils se descelleront un jour par surprise, le menaçant alors de chute, et nous, d'écrasement immédiat...

J'avais pris le parti de ne nommer qu'en fin de chronique quelques-uns des lieux où nos routes s'étaient croisées, et voilà que je me suis déjà trahi trois ou quatre fois – et voilà aussi que je me demande où a commencé notre long compagnonnage. J'avais oublié qu'avant Cheval Blanc, il y avait eu, mettons que ce fut autour des années quatre-vingts, un peu avant, un peu après, quelle importance, un autre pays, qui n'a guère changé, celui-là...

Je veux parler de celui qui a feint – drôle de titre pour un livre dont tu illustras la couverture, inaugurant ainsi une aventure qui dure, si je compte bien, depuis trente ou trente-cinq ans, comme s'il voulait signifier déjà que nous n'accorderions pas d'importance aux réalités que nous imposeraient des choix qui, comme tous ceux auxquels on prétend pour se dire libre, n'en sont jamais complètement.... Le long poème écrit pour célébrer ce pays, dont on aura compris qu'il n'en était pas vraiment un, ou qu'il était tous, au choix du lecteur – qu'il était un autre parmi ceux-là où l'on n'arrive que rarement, mais où, par bonheur, on réside par moments – fut édité à Bruxelles et composé en cette Bretagne, où se situèrent bien plus tard deux autres de nos rencontres... Tu vins en effet à Châteaugiron, où je traînais alors mes guêtres professionnelles – et je m'avise soudain, en écrivant ces lignes, que, fortuitement, je l'avais invité à dîner dans une des seules auberges de l'endroit, celle du... Cheval Blanc, curieuse coïncidence, non, car il n'y a pas d'équidés chez moi, ni dans tes tableaux... Puis nous fûmes à Saint-Malo, où tu exposais – une ville qui nous ressemble davantage, enserrée qu'elle est dans ses remparts, et coincée entre la chaleur de ses bars à bière et la brutalité froide de l'océan – une ville qui offrait donc, tout près des tiennes, ses œuvres à elles, comme en contrepoint, incendies de sels et d'embruns, ou ciels rouges-feu des soirs sur la Manche... Drôle de galerie aussi, si l'on ne considère que son nom... Sklerjenn, une enseigne bretonne pur beurre alors que nous nous trouvions dans ce pays gallo où les vocables ne sonnent pas aussi rudes, près de cette autre ligne imaginée par Georges Perros dans ses «Poèmes bleus», de la baie du Mont Michel à Locmariaquer, comme pour délimiter la vraie Armorique, ou lui enfoncer plutôt, dans la gorge et jusqu'à la garde, ce couteau ou cette lance qui sont poésie... Sklerjenn, la lumière – nous y revoilà... Pas celle des tubes de néon ni des lampes à incandescence, les Bretons usent d'un autre mot quand on ne s'éclaire qu'au moyen d'un gaz captif et de filaments, mais bien celle du soleil encore, ou

cette autre, moins directement visible mais d'autant mieux présente que l'on n'en n'ignore pas, l'origine et le liseré plus sombres... Il me semble qu'il pleuvait le soir du vernissage, et que la nuit se mêlait, sur les carreaux, aux criardes illuminations de la ville, comme pour ajouter à tous ceux pour lesquels nous y étions venus cette encre et ce poème qui nous manquaient déjà, et qui nous manqueront peut être toujours, ces œuvres idéales qui nous permettraient, bien pauvre espoir quand on y regarde de trop près, mais solides utopies, et bouées de premier choix, d'atteindre au miracle – de changer l'eau en vin, ou en cidre du terroir, les galets des grèves en pains ou en galettes de sarrasin, et la lueur un rien blafarde où disparaissent nos quotidiens en une clarté inimaginable...

Il pleuvait, comme souvent en Bretagne, diraient en chœur les météorologues officiels et les touristes qui, contrairement aux autochtones, confondent la pluie et ce malheureux pipi d'ange qui suffit à leur gâcher les vacances, et il pleuvait également, mais à verse cette fois, lors de notre dernière rencontre. C'était à Digne-les-Alpes, il n'y a pas si longtemps, à la périphérie de cette Provence où se boucle donc momentanément un scénario balançant surtout, au moins dans ces lignes, entre Armor et pays occitan... Aujourd'hui que nous sommes éloignés l'un de l'autre, toi, revenu dans ta Belgique natale, et moi toujours fixé, comme une bernique à l'un des écueils de son rivage de jeunesse, sur les contreforts de ce petit Lubéron qui te fut si cher, je veux croire que nous gardons mémoire de la couleur de ces lieux que nous avons fréquentés ensemble. Comme la Bretagne – avec majuscule ou sans, chacun choisira – est présente dans le mouvement de mes textes, comme on peut nommer de la sorte parfois cela qui les modèle ou les gouverne, la Provence, son feu, veux-je dire, même si, évidemment, celui qui te brûle puise aussi à d'autres sources et emprunte à d'autres fournaies, la violence de ses passions et celle de ses paysages, habite encore tes dess(e)ins...

Tout, décidément, se sera passé comme s'il avait toujours existé pour toi une méditerranée mal cachée, tout près d'Ecaussinnes, comme, pour moi, dans les brouillards du Ponant – et tout se passe comme s'il y avait désormais Chemin de la Muse d'abord, à Mérindol-en-Lubéron (une adresse qui ne s'invente pas, me répète-t-on à l'envi), d'incessants échouages sur des rives d'occident, et d'autres, plus terrestres, mais teintés d'ouest et de sud, où apparaîtraient souvent étincelles et éclairs, autant que lames et écumes, à portée de mains et de plumes, à Bruxelles, rue Notre-Dame...

(Novembre 2011)

Robert Nédélec

(Les citations reprises dans cette chronique sont extraites d'articles, de Gérard Bocholier, Jacques Collard et Daniel M. Thibault, parus il y a longtemps dans les revues Arpa, Pourquoi pas ? et Noah)

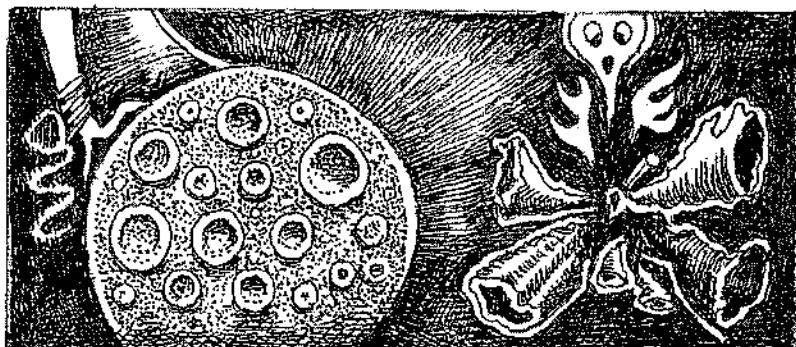
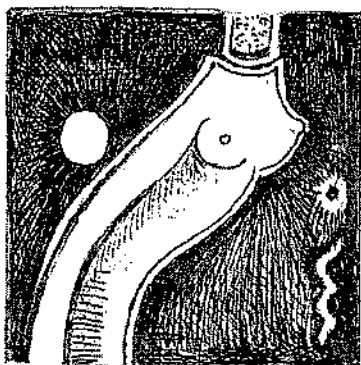
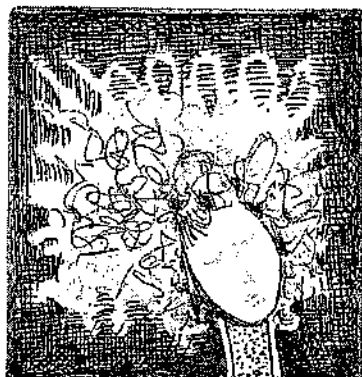
Robert Nédélec est né en 1946 à Saint-Pol-de-Léon (Finistère). Existence partagée entre la Bretagne où il a passé son enfance et à laquelle il est encore très attaché et la Provence, où il réside actuellement.

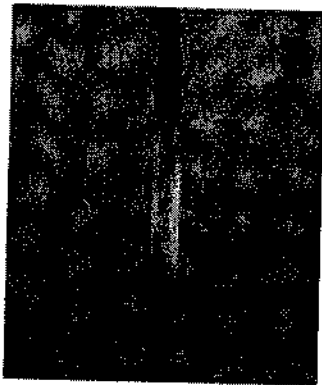
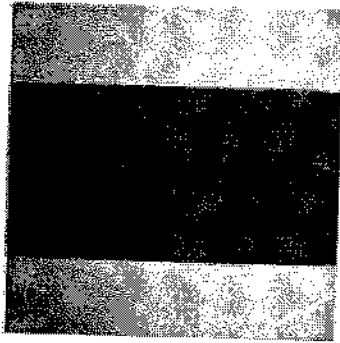
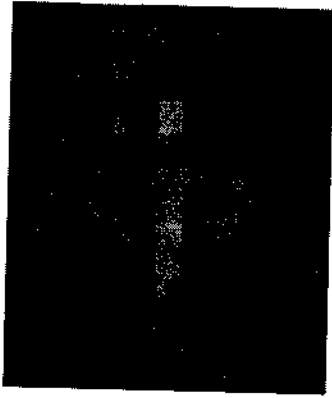


Il a publié plus de vingt ouvrages parmi lesquels : *Des racines autour du cœur* (Oswald, 1971), *Le bon vivant* (Le dé bleu, 1976), *Le poids des pierres* (in *Froissait* 1983, Prix des lecteurs), *Sache que dans ce corps* (Jean Le Mauve, 1988), *Le chemin de l'aven* (Jean Le Mauve, 1990), *D'elle, dit-il* (Jacques Josse, 1997), *Contre-jour* (L'Arrière-Pays, 2007, Prix Louis

Guillaume), *Double tour* (Rafaël de Surtis, 2008).

Robert Nédélec a également collaboré à de nombreuses revues, tant françaises qu'étrangères (Belgique, États-Unis, Suisse).





Peindre
Entre émotions et
méditations,
mon travail s'inscrit
dans ce lieu.
« Paysage intérieur »
ou
par l'alchimie de la
matière
j'offre au regard de
l'autre
ce qui me semble
être
un jeu de soi à soi.
Puisse t'il s'y
retrouver ?

A.Navez

André Navez



André Navez est peintre du sensible, ses textures sont prétexte à la couleur et inversement. Entre pigments et matière, les devenirs s'échangent et se répondent.

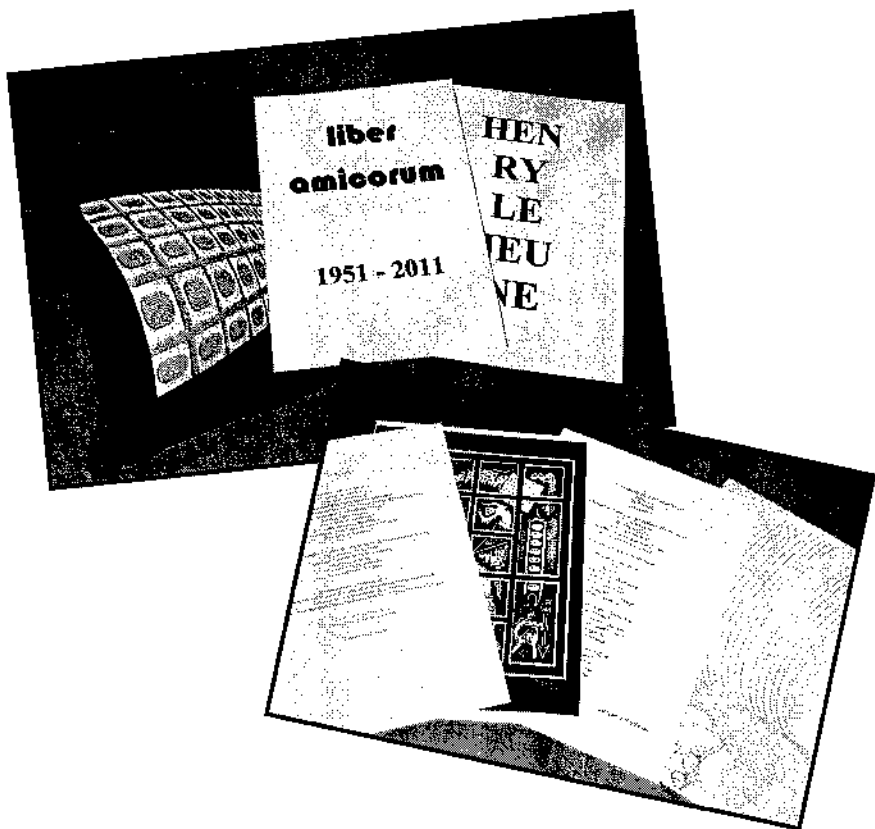
L'artiste nous invite à une vision tactile, à toucher du regard, à caresser une chair abstraite. André Navez vit au rythme de ces œuvres, dans son atelier laboratoire.

Il est comme l'accompagnateur de la vie de ces minérales. Il ensemence des champs de couleurs avec d'infinies poussières, observe des dégradés et des courants, crée des revers et des surfaces, joue de l'altérité. Veloutés de matière, pièges à lumières, vibrations ... L'œuvre est contemplative, elle arrête le regard et s'y ouvre en son aspect fractal sans limites. Rien ne peut mesurer la texture, l'infinité de la matière vibrant dans la lumière, accrochant les photons ...

Jean-Philippe Goffaux (extraits)

andrenavez@hotmail.fr

<http://www.andrenavez.be>



A l'occasion de l'exposition

Henry Lejeune Portrait de l'artiste en déraciné

et de ses 60 années de passion picturale,

Tony Van Den Bossche

propose

liber amicorum

Format: 42 X 29,7

Pages : 20

Papier: 200 GR

Édition : Douze exemplaires numérotés de 1 à 12

Avec des textes de :

BOB

ARNÔST BUDIK - FRANCOISE DELMEZ

JEAN JAUNIAUX - NADINE -LIA LEJEUNE

MARCEL MOREAU - ROBERT NÉDÉLEC

JAQUES SCHRAÛWEN - IMELDA VERHELST

BOB

*ÉCRIT - DESSIN D'HENRY LEJEUNE FAC-SIMILÉ six
couleurs* **TONY VAN DEN BOSSCHE**

SIX DESSINS FAC-SIMILÉ deux couleurs :

HENRY LEJEUNE

DESSIN ORIGINAL: **HENRY LEJEUNE**

LAY-OUT : **RILEGATURA EBRU ARC -WATTRIPONT**

EX LIBRIS



1 exemplaire est visible pendant l'exposition

C'est en ratant un dernier train du soir que je suis entré progressivement en relation avec quelques-uns des "SDF" qui passent la nuit aux abords de la gare du Midi à Bruxelles.

Je portais dans ma besace un vieux dictaphone à cassette. J'ai commencé à prendre du son. Des sons.

Paroles, cris, bruits, chants, mélodées.

Un son de piètre qualité, modeste, rauque, avec du souffle, du grain aurait dit un photographe. C'est du son avec du grain. Du gros grain.

Du 4800 ASA aurait dit le même photographe.

Je ne vous entretiendrai pas du problème des décibels, des griffes et des morsures dans la bande sonore.

Durant plusieurs années, je suis retourné épisodiquement dans cet autre monde sans très bien savoir encore ce que j'allais faire de ces captations, de ces témoignages. C'est d'abord la relation qui m'importait. L'idée de relater la relation s'imposa à moi plus tard, au travers d'une longue période de gestation, de maturation. Plusieurs années, à vrai dire.

C'est ainsi que de plus en plus clairement a émergé en moi l'idée de composer avec cela une oeuvre d'art sonore.

J'ai pensé à de la musique.

J'ai pensé au saxophone : l'instrument dont le son est objectivement le plus proche de la voix humaine.

Un ton particulier.

Une vibration rare.

Un souffle pour porter les voix.

J'ai pensé que ces naufragés de la vie méritaient une musique grande et belle, cette fois captée en haute fidélité sonore pour le respect de la parole donnée.

Alors, j'ai invité le fabuleux Steve Houben à entrer dans la gare.

Il a fait des merveilles.

Une musique originale.

Très originale.

C'est un documentaire.

C'est un concert.

C'est de l'art et essai radiophonique.

C'est une création.

Sous les craquements sonores du social en déroute et sur le silence des regards évasifs, j'ai voulu rendre compte de l'or des paroles vraies, subites, non calculées, des considérations parfois même déplacées ou erronées, dans une musique intime de l'humain, et faire de cela le tableau à la fois grave et lucide de tout vécu authentique.

Entre document subjectif et musique projective, c'est du scratch et du trash, c'est un oratorio existentiel au-delà et en deçà de tout jazz d'être, c'est un éclairage invisible jeté sur une partition du monde où l'ombre donne à voir une lumière aveuglante qui pose toujours question.

C'est le silence dépassé d'une radio qui parle.

J. D

. Tout cela est devenu :

► **Minuit vingt-cinq centimes** ◀

Conception, réalisation, prise de son :

Jacques Dapoz

Musique originale de et par Steve Houben

► Sur RTBF radio La Première ◀
Lundi 28 novembre 2011
de 22 h 05 à 23 h 00

Dans le cadre de Par oui-dire,
une émission produite par
Pascale Tison

Disponible en écoute podcast
dès le 29 novembre sur le site :

www.rtbf.be
Radio
La Première
Emissions
Par oui-dire
Lundi 281111



Jacques Dapoz, né le 11 juin 1952 à La Louvière, est un poète et écrivain belge. Sa passion pour le travail du son l'a rendu actif dans le domaine de la création radiophonique, à la Radio-Télévision belge de la Communauté française (RTBF).

Les bien-pensants
N'ont qu'à bien penser
Ce qu'ils veulent.
Les puritains du Grand
Orphéon également.
Nous faisons la révolution
De nous autres à sens,
Dévalant les sentes escarpées
Jusqu'à nous élever
Dans les airs inconnus
De la cité mentale.

Extraits de Raptus

Instituons un « Comité des Rêves ». (C.R.)

Une Centrale Syndicale du Songe Érotique ». (C.S.S.E.)

Un « Collectif d'Excités au service des Retournements de Situation » ; (C.E.S.R.S.)

Car la plupart de ces braves gens n'ont plus de corps, de cloisonnement dans les bureaux aseptisés du désespoir de la pensée. (B.A.D.P.)

Car le rêve, l'amour, la révolution, c'est le risque du corps sexué, de l'échange imprimé, de la rencontre délivrée.

C.Q.F.D.



Henry Lejeune et Julos Beaucarne: Deux rockers à leurs manières.

Henry l'opiniâtre à la mémoire de castor !

Ecaussinnes lui doit un peu de son éclat, de son aura

Les surréalistes qu'il a contribué à faire connaître marchent sur les routes de la gloire, ils ont oublié Henry le baliseur qui a travaillé pour les autres jusqu'à oublier de parler de lui, à force, on oublie souvent l'escalier qui vous a permis de monter l'étage.

Henry donc, le revoici, cet homme inclassable, ce peintre fantastique qui explore des territoires que personne n'a exploré avant lui, cet écaussinnois qui a mis le bizarre sur la carte villageoise, qui a partie liée avec la pierre et les trous de carrière.

Henry qui avait réussi à réconcilier les gens de tous les jours avec la culture la plus raffinée.

L'Henry revient avec ses nouvelles directions, l'extrême jeunesse de sa recherche. Il a gardé le roseau vert entre les dents !

Julos Beaucarne



"Surréaliste ? Oui ! Non ! Peut-être... répond Henry Lejeune, lorsqu'on le qualifie ainsi. Certes j'ai connu et exposé avec Armand Simon et Magritte, les grands surréalistes belges ; mais je suis plutôt un peintre de l'imaginaire.

Le Wallon Henry Lejeune, dans toute sa belgitude francophone est de la même veine. Infaillible sur les ducasses du pays d'Ecaussines, où il a grandi aux côtés de son ami chanteur Julos Beaucarne, mais terriblement taiseux gêné et humble, quand il est question d'évoquer sa peinture. Ces fameux traits à l'encre de Chine qu'il dépose sur le papier depuis des décennies, transposant ainsi son imaginaire fertile en des envols lyriques de couleurs flamboyantes, tels des éclats de soleil sur lesquels une fée se serait penchée pour y jeter des poignées d'eau ruisselante, jaillie d'une source surréaliste.



Ce que j'ai à dire, je l'exprime avec mes couleurs, sur le papier."
Ses bleus qu'on retrouve chez Chagall, et ses rouges Ferrari sont comme des explosions picturales à découvrir dans ce temple merveilleux laissé par Lucien Henry. Magique !
Jean-Pierre TISSIER





Gérard NOËL...

CONNAISSEZ-VOUS

HENRY LEJEUNE ?

Bien sûr ! Henry Lejeune, le peintre, le peintre que plusieurs galeries internationales ont accueilli si souvent et qui lui sont toujours ouvertes ? Vous pensez que je le connais bien !

Je pense que ces propos sont certainement ceux qui procurent le plus de plaisir à Henry Lejeune. Il est peintre et c'est sans doute l'essentiel de sa personnalité. Il faut dire cependant qu'à côté du peintre, il a été un animateur culturel de grande classe. A Ecaussinnes, la maison d'Henry fut un lieu privilégié pour des récitals (musique et poésie) et une librairie « d'avant-garde ». C'est chez lui que les assoiffés de poésie ont pu s'abreuver à une collection que les « grandes librairies » des villes du Hainaut avaient « courageusement » renoncé à promouvoir : la série « Poètes d'aujourd'hui » lancée par Pierre Seghers à Paris. C'est à Henry Lejeune que nous devons la découverte de Léon Paul Fargue, de Jehan Rictus, de Paul Jean Toulet, de Saint-Pol Roux, de Georges Chênevière, de Jules Romains (dont nous ignorions totalement la poésie, ne connaissant que sa pièce célèbre : « Knock »), et de poètes belges tels Géo Libbrecht et Max Elskamp, écaussinnois par sa mère, Max Elskamp dont la mémoire nous accueille à l'entrée du château de Belle-Tête :

« en cette douce Wallonie »

« d'étés clairs là bas en Hainaut »

et cela, à l'initiative d'Henry Lejeune qui, jamais à court d'idées, créa, au château-fort d'Ecaussinnes-Lalaing, « les Scrennes » (les « Veillées ») avec Julos Beaucarne, le trio Chanteclair, Michel Degens, Suzy Gérard et d'autres enthousiastes que ma mémoire défaillante m'amène à ne pas citer hélas !

Mais (comme dit la chanson) « Mais c'est pas tout ! Mais c'est pas tout ! » Car nous ne pouvons oublier la création et la publication par l'infatigable Henry Lejeune des cahiers du « Déraciné ». C'était dans les années 70 et 80. (tentative heureuse de prolongation des anciennes revues manuscrites et culturelles). On y trouve parmi d'autres numéros de grand intérêt, celui qu'Henry Lejeune a consacré à Armand Simon.

Mais je m'arrête, bien confus car il y aurait encore tant de choses à dire et lâchement je compte sur son amitié pour qu'il me pardonne.

Gérard Noël
Août 2001

**SWEET & HOT COMBO
JAZZ BAND**

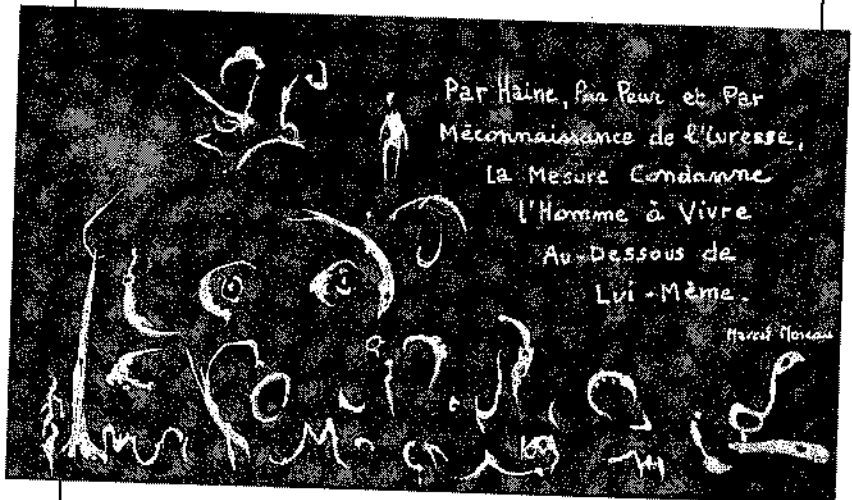


*Animation musicale du
Vernissage*





MARCEL MOREAU



Lejeune, ou la clameur des sens dans l'art. Si les entrailles sont combustibles, c'est lui qui nous en fournit la preuve. Lorsqu'elles montent en flammes vers la raison devenue incendiable, c'est grâce à lui que nous en interceptons au mieux la danse. Ses rougeoisements sont au cœur d'une palette née noire, celle des cris inextinguibles, là où la recherche de la nuance n'est encore qu'une manière d'aller autrement au bel époumonement. Ses tonalités de torturé sont de la même veine visionnaire que les apostrophes du damné. Ce renfermement en peinture est frère de la malédiction en écriture. Ce soulèvement contre les limites du visible interpelle l'insurrection des mots contre l'indicible.

Peinture explosive s'il en est, mais ici la déflagration ne cache pas la chose déchiquée, elle la divulgue en un éclair, entre les deux lèvres presque serrées d'un tonnerre répondant au doux nom de folie. Lejeune oblige notre œil à refaire l'alliance sacrée de la sonde et de la vitesse, à se loger comme une balle en sa fêlure centrale, d'où s'observent alors, dans

toute leur ampleur, les difficiles duels de l'ombre et de la lumière, du démon et de l'ange, du délit et de la légitimité. Et soudain, de magnifiques débris de subconscient nous renvoient aux convulsions essentielles du désespéré dans sa quête toujours recommencée de la transgression qui sauve.

Ce qui est sans prix, c'est que, par-delà leur échevellement, les formes disloquées d'un délire ou les ruines fumantes d'une destruction se recomposent quelque part dans je ne sais quel rigoureux désarroi de la matière, image à peine aléatoire d'un savoir halluciné. Cette œuvre par quoi la nuit gicle et vomissent les gouffres semble exiger de nous que notre regard saigne et qu'écumant nos désirs. Je salue ce tempérament, comme chaque fois que devant moi je trouve un homme qui fait de sa blessure de vivre le lieu propitiatoire de sa rage de créer.

Marcel MOREAU
MAI 1978.

Marcel Moreau : *Mes manuscrits s'organisent d'une façon très désordonnée. C'est une voix qui surgit ce n'est pas une voix qui me dicte. Corpus Scripti, est un thème qui n'a cessé d'habiter mon écriture, le rapport du corps et de la création. Dans ces bribes, deux ou trois lignes sont à peu près lisibles ! Il y a toujours une courbe qui se forme, d'ailleurs je n'en comprends pas le sens. Ensuite, c'est comme si j'étais dans l'impossibilité de quitter la page, il faut que tout se passe là. Il y a quelque chose de très organique et d'immédiat. Les peintres s'intéressent beaucoup à cette étape de l'écrit. Jean Dubuffet, par exemple, qui aimait beaucoup ce que je faisais, trouvait dans mes manuscrits un rapport avec l'art brut. Je ne pense pas que ce soit de l'art brut mais en tout cas c'est une écriture de pulsion. Il y a jaillissement. A ce stade de l'écriture, le style, la musicalité, les idées sont déjà là. Je ne connais pas le vertige de la page blanche... Je ne suis pas non plus dans la grâce continue d'écrire, je travaille sur des profondeurs, sur des ténèbres, ce n'est donc pas facile de porter tout ça à la lisibilité et à la justesse, c'est un combat. Et mes manuscrits en sont un témoignage. Le problème d'une telle écriture est que la pensée va plus vite que la main, donc " en cours de route ", il y a des mots qui manquent à l'intérieur des phrases, des lettres qui manquent à l'intérieur des mots. L'organisation se fait à la machine, sur ma vieille Olivetti où tout est à reconstituer. Le caractère même de la machine m'oblige à freiner ce rythme, cette instance, cette espèce de folie, à avoir du recul, c'est là que j'entends si le style n'est pas bon. C'est là aussi que les phrases amputées se reconstituent.*

Entretien avec Marcel Moreau.
Propos recueillis par Nathalie Jungerman

COUP DE GUEULE

On recherche 100 gr de ciment (AKEMI ?)
60 minutes de temps libre

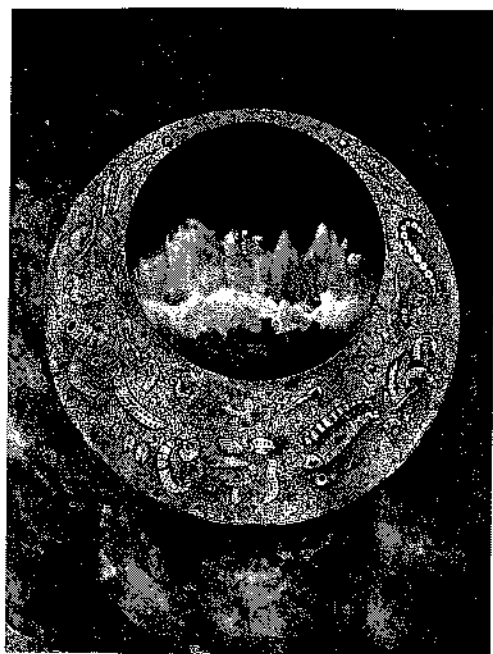
Quelques notes de bonne volonté

Pour

Restaurer La stèle D'hommage à

MAX ELSKAMP





Flamboyants, ses dessins à l'encre de Chine et à l'acrylique témoignent de son souci toujours obsédant de vitalité.

Avec lui, on nage en pleine abstraction débridée, mais tout cependant vient de l'être et de la main qui guide ici et là l'explosion des couleurs.

Et nous rappelle au passage les évidences organiques qui nous condamnent et nous libèrent en même temps.

Roger -Pierre TURINE

*Toute une vie à vivre dans la solitude
Au milieu de tous ces mots qui ne veulent plus rien dire
Au milieu de tous ces mots qui parlent du silence
Du silence...*

*Sur la simplicité des rêves de l'enfance
Des trésors merveilleux cachés dans notre cœur
Tu as battis un monde d'amour et de couleur
De couleurs...*

*Tu as construit un monde d'argile et de papier
Tu as écrits un livre que tous peuvent comprendre
Et j'ai grandi à l'ombre de tes ailes de papier
J'entends le bruit de tes plumes sur les feuilles tachées
D'encres venues de Chine, encres rouges comme le sang
Encres rouges comme la lave.*

*Mer incandescente d'où surgissent les monstres de l'enfer
Patiemment maîtrisés d'un fin trais noir
Ils se transforment en rapaces sévères
Subjugués par la magie du désir.*

*Encre jaune comme le soleil de Provence
Qui chasse jusqu'à l'idée de pluie
Ce qui tombe du ciel ce n'est plus les larmes
D'un dieu cruel et lointain
Mais une bière brune
Qui réchauffe le ventre.*

*Tout le village résonne des tambours qui s'éveillent
La musique de la fête rejoint
Le chant des oiseaux du matin
La liberté enfin parade dans la rue
Le travail est plaisir arraché à la vie*

**Et Les homme se rassemblent et brulent leurs factures
Les femmes se dénudent
t entament une danse essentielle
Leurs seins lourds se balacent
Sur des rythmes sauvages.**

**Je vois tes mains durcies qui caressent la terre mouillée
Des formes inconnues surgissent de tes doigts
Nées des racines pointues arrachées
Au terreau du dimanche**

**Dans l'infinie immensité de la forêt
Sur une feuille blanche tu as jeté ton encre bleue
Mariant la mer et la nuit dans une étreinte étoilée
Mystère du langage qui rejette les mots
Comme des coquillages sur une plage Déserte...**

Frédéric Lejeune





LE 39

Celui-ci est un déraciné entre ville et campagne, entre la main du maître et le clavier qui imagine, interprète, écoute, rend au mieux les idées qui se bousculent dans la mémoire d'Henry.

Les amis, les émerveillements, les coups de cœur, ceux d'hier et d'aujourd'hui.

Un clavier qui reçoit les hommages des fidèles...pas tous...il y en a tellement...Mais jamais trop.

Il en faudra d'autres des "déracinés" pour tout dire, pour laisser vagabonder les mots et les images, pour parler de la mémoire des murs qui exposeront encore les dessins d'Henry, des amis, des découvertes, des valeurs installées

dans la reconnaissance.

Le vieux peau rouge n'a pas rendu les armes, il les affûte, il y a encore quelques flèches dans son carquois.

Il ne marchera sans doute jamais à la file indienne. Son chemin est sinueux et semé de pierres, probablement du petit granit à peine sorti des entrailles de Scouflény!

S'il n'entend plus trop bien le brouhaha du monde qui l'entoure, ses voix intérieures ne se sont pas éteintes, elles crient toujours plus fort les injustices, la bêtise, elles dénoncent encore les violences, les écorchures

....

Sa vie est un cri,

ROUGE !

Nadine-Lia LEJEUNE